

PHOTOMATON

COUP DE SIFFLET DE DÉBUT DE MATCH

GUSTAVO OTT

Traduit de l'espagnol par
FRANCOISE THANAS

Gustavo Ott

gustavott@yahoo.com

www.gustavott.com.ar

SGAE-

Sociedad General de Autores de España

Nro. 64171

Ce texte été lu pour la premiere fois a la Mousson d' été en aout 2002
La pièce a été créée au Venezuela en 1998 dans une mise en scène de l'auteur
avec un seul comédien

PERSONNAGES

FERNANDO, jeune footballeur
FERNANDA, la “B.C.B.G.”, sa cousine
CARLOS, le “fou” de New York, son oncle
FERNANDO “Anarco”, son frère
PERE de Fernando
MERE de Fernando
LE MEDECIN LEGISTE

"PHOTOMATON" fue presentada luego en lectura dramatizada en Paris en la Sala Studio de la Comedie Francaise el 23 de Mayo del 2003 con el primer actor Jean-Pierre Michaël. dirigido por Michel Didym. Esta versión fue publicada por Les Solitaires Intempestifs en la Collection La Mousson D'été 2003, Paris, traducida al francés por Francoise Thanas

Diapo du titre de la pièce:

“PHOTOMATON”

COUP DE SIFFLET DE DÉBUT DE MATCH

Voix de speaker:

PREMIÈRE MI-TEMPS

*

Lumières. La morgue, salle des autopsies.

Au milieu du plateau, sur une table, un corps recouvert d'un drap.

*Entre **FERNANDO** portant le maillot de l'équipe de football des “Diables Rouges de Lara”.*

FERNANDO *(Il regarde tristement le corps, sans le toucher.)*

Le cadavre est là depuis midi et il est... quelle heure ? Huit heures du soir... Et toujours pas de médecin légiste...

Tellement jeune. Tellement svelte. Tellement... plein de vie. Avec tellement de talent. Et voilà !

Voilà où nous en sommes.

Qui va venir à la morgue retirer le corps ?

Tous, j'imagine.

Parce que, pour ma famille, un mort c'est sacré.

Ma famille n'exprime son affection que lorsque vous quittez la vie.

Tant que vous n'êtes pas mort, vous ne savez pas ce qu'on pense de vous.

Est-ce que la tante Alfonsa vous appréciait... est-ce que la tante Orlanda vous trouvait vraiment abominable... est-ce que la tante Andrade voulait vraiment être méchante quand elle vous appelait “vagabond, pervers, monstre de la nature...” ?

Ça, c'est la façon d'aimer de ma famille.

Pour nous, aimer c'est haïr.

La haine. Oui, la haine.

Nous avons, en tout, dix-sept tantes... qui ont donné cinquante cousins et vingt cousines... les seules, finalement, qui ont de l'importance. Les cousines.

*(Fernando présente les **diapos** de quelques membres de sa famille.)*

Voici ceux qui viendront sûrement réclamer le corps à la morgue: mes cousines Venecia **(PHOTO)**... Ramona **(PHOTO)**... Alejandra la folle, **(PHOTO)**... elle, c'est pas ma cousine c'est maman. Ok. Oui, elle est folle... Fernanda la BCBG **(PHOTO)**... mon frère Fernando Anarco-Démago **(PHOTO)**...

Viendront peut-être aussi mon oncle Carlos, celui qui vit à New York... mes tantes retirées à Trinidad, celles qui sont parties il y a vingt ans pour apprendre l'anglais et qui ne sont jamais revenues... **(PHOTOS des tantes entourées d'enfants noirs)**... et bien sûr, mon préféré, Papa... **(L'écran reste blanc.)**

Je n'ai pas de photo de lui. Mais ça ne fait rien.

Lui, il ne raterait ça pour rien au monde.

(Projecteur sur la table et sur le corps.)

Pourvu que quelqu'un vienne.

Je commence à perdre mes couleurs...

Ah oui, excusez-moi, vous ne le savez pas encore mais...

Lui... c'est moi. Oui, moi.

J'ai été tué ce matin.

(Il montre un impact de balle dans son dos.)

Je courais pour marquer le but et... Boum !

Cet horrible trou dans le dos.

Si ça m'a fait mal ?

Non, imbécile, ça ne m'a pas fait mal.

Comment ça, qu'est-ce qui s'est passé ?

Bon. En attendant le médecin légiste, je vais vous raconter le pourquoi du comment. La merveilleuse histoire de **"Photomaton et sa famille"**.

Voix de speaker:

4ème MINUTE DE LA PREMIÈRE MI-TEMPS

Première faute de l'équipe des visiteurs

*

*Diapos de Fernando se prenant lui-même en photo. Il porte la tenue de l'équipe des "Diables Rouges". Ravi, il enlève progressivement sa tenue. **Photo** sans chemise... **Photo** sans chaussures... **Photo** sans pantalon... **Photo** sans... **FERNANDA**, la **BCBG**, entre opportunément.*

FERNANDA - Attendez, attendez, attendez, c'est moi.

(Elle parle à une amie.)

Merci de m'accompagner, ma chérie.

Toi, chérie, tu sais combien je suis allergique à la mort.

Pas question de mort ni de choses laides ou répugnantes. Contre-indication formelle de mon médecin.

Il paraît que le mort, c'était un cousin à moi. L'horreur, ma chérie !

Mais moi le mort, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois.

Je n'ai rien à voir avec lui.

Non, chérie.

La fois où je l'ai vu, c'était au stade.

Parfaitement. Au stade. A mourir de honte, je t'assure ! Même si tu ne me crois pas... moi, Fernanda, qui suis là devant toi... je suis allée au stade de football.

A mourir de honte ! A disparaître dans les turbulences du cosmos !

Cela s'est passé quand mon amie Julia, de New York, est venue me voir.

Non, pas Julia: "Djulia". In english, please.

Tu te souviens de mon amie Julia, celle qui a fait une croisière au Japon avec moi ?

Oui, elle... une fille super-délicate, Upper West Manhattan.

Bon, “Djulia”... imagine, ma chérie, une super-écolo qui vient visiter le pays parce qu’elle veut découvrir la forêt, les fleuves, les lions et...

Voilà qu’à l’aéroport, de but en blanc, elle me demande: “Where are the chigüires” ?

Moi, je ne savais pas où ils étaient. Aucune idée. Pas la moindre.

Et toi, chérie, tu sais où ils sont ?

Sérieusement: tu le sais?

“Where are the chigüires” ?

(Elle regarde le public.)

Sérieusement: vous le savez ?

Personne ne m’a jamais dit où ils sont. Ni à l’école, ni nulle part.

Alors, je pose la question: sont-ils dans des jardins zoologiques ?

Et, dans ce pays, où sont les jardins zoologiques ?

Pourquoi est-ce que personne ne m’a dit où étaient les “chigüires” du Venezuela, hein ?

Moi, je n’en ai jamais vu aucun.

Je dirais même plus, de toi à moi: QU’EST-CE QU’UN “CHIGÜIRE”?

Toutes ces questions me semblent d’une importance capitale transcendante...

Rien.

Un “chigüire”, égal: rien. C’est ce que je crois.

Mais “Djulia”, qui s’intéresse follement à la couleur locale, me demande: “Where are the Chigüires, where are the Morrocoys and where are the Cachicamos... ?”

Et moi, ma chérie, moi, à regarder le câble, la télé américaine, moi qui passe mes vacances à Miami, moi qui ne vais que dans des “Pubs” où l’on parle anglais à 75,7%, que vais-je lui montrer?

Que montres-tu de ce misérable pays à une nana qui a de l’éducation comme la “Djulia” ?

Hein, dis-le moi.

La plage. Voilà ce que tu lui montres : la plage. Et rien d’autre.

Car rien d’autre n’a une quelconque utilité dans ce pays.

Quand “Djulia” a vu les bidonvilles à l’entrée de Caracas... j’ai cru que j’allais mourir ! La honte, ma chérie !

Sérieusement, je me suis sentie comme si je... eh bien... tu sais... je me suis sentie comme cela.

Je pensais qu'elle allait pleurer, regarder ailleurs. Eh bien, non ! Je te jure que non. Elle s'est précipitée pour photographier les bidonvilles.

Moi, morte de honte, je me suis mise devant la caméra et avant qu'elle n'appuie sur le clic... je lui ai présenté des excuses.

(Diapo de Fernanda présentant des excuses à l'objectif.)

Oui. Des excuses...

Alors, je lui ai dit que demain on allait les enlever de là, que c'était du provisoire, que... enfin, tout ce qui s'en suit...

Oui, ma chérie. Vraiment. Indeed.

Je ne sais pas si elle m'a crue... mais moi si, je "me" suis crue.

Cette nuit-là, j'ai imaginé des bulldozers, des pelleteuses... et tutti quanti...

Effacer tous ces quartiers... Et y planter des pins...

Ce ne serait pas fantastique ? Caracas entouré de pins...

Cette ville n'est pas laide. Non. Mais... comment dire ? Il y a beaucoup de pauvres. Et beaucoup de Noirs.

Ce n'est pas que je sois raciste, chérie, non. Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont une charge pour la société.

Ma philosophie est la suivante: s'ils ne peuvent pas vivre... qu'ils meurent.

Mais qu'ils n'enlaidissent pas la ville.

Parce qu'après, c'est nous qui en souffrons.

En puis, je vais te dire autre chose: tout ce qui est laid a tort.

C'est à ce moment-là que mon "ex" s'est mis dans la tête que "Djulia" pourrait aimer le football tiers-mondiste... Tu imagines ?

Je me suis dit: "De nuit, les bidonvilles ont un côté spectaculaire. Comme des petites étoiles."

Alors, j'ai dit: OK.

Comme cela: Ookay ! Bien américain !

Et on est allé au stade.

Moi, quand j'ai vu tous ces Noirs et toute cette racaille... moi, pétrifiée.
Ce n'est pas que je sois raciste, chérie, non. Tu sais bien qu'ici, le racisme on ne connaît pas.
Mais... eux, là, tout marron, et ne faisant que boire et boire encore... Des animaux.
Pour tout arranger, il paraît qu'on leur donne la bière gratis...
Hor-ri-pi-lant !

Sérieusement, à ce moment-là, j'aurais voulu être gommée de la face de l'univers.

(Brusquement, elle reconnaît quelqu'un dans le public.)

S'il te plaît, ma chérie, ne raconte pas à nos amies que j'ai mis les pieds au stade, sinon elles ne me parlent plus.

Tu sais, chérie, ces gens-là quand ils voient une femme comme ça... cheveux clairs, belle, de la classe quoi... ils ne font que lui raconter des trucs et des machins.

Quand ils ont claironné le nom de mon cousin, quelque peu défunt maintenant... mon "ex" s'est retourné et m'a dit, bien haut pour qu'on l'entende jusqu'en Chine: "Dis-moi, Fernanda, celui-là, ce ne serait pas ton cousin par hasard ?"

Et moi: "Non, tais-toi, par pitié, s'il te plaît. Non, non, non."

A ce moment-là, j'aurais voulu que les extra-terrestres me séquestrent et m'enterrent sur Pluton.

Un cousin footballeur | La honte !

Et qui plus est, de l'équipe des "Diables Rouges de Lara"... l'équipe des "visiteurs-nuls-perdants".

A ce moment-là, j'aurais voulu me dissoudre, me transformer en acier inoxydable.

Et qui plus est, à ce moment-là, c'était à lui de tirer un pénalty...

Ce nul a lancé le ballon sur les tours d'éclairage... a cassé quelques projecteurs au passage et une caméra de télévision... Puis, le ballon est retombé sur un petit garçon et lui a renversé sa glace...

Et, bien entendu, ce minable n'a pas pu marquer le but.

Hor-rible.

Le type s'est ridiculisé. Et, bien sûr, tout le stade savait que c'était mon cousin.
A ce moment-là, ma chérie, j'aurais voulu me suicider cent fois.

Alors, les Noirs qui étaient dans les parages ont commencé à m'embêter.
Et mon "ex", lui, il parlait avec eux... comme s'il les connaissait depuis toujours.
Et moi, chérie, j'étais au bord de l'évanouissement.

Tout cela était vraiment très très très bizarre.
Mon "ex" les avait tout juste vus une fois et ils étaient déjà comme... "cul et chemise". Tu te rends compte.
Mon "ex" avait changé. Relax. Heureux.
L'abject total, chérie. L'abject total.
Entouré d'inconnus, de racaille, buvant de la bière...
Oui, ma chérie, je t'assure, de la bière.
Et moi... agonisant, crevant de honte.

Je te jure, ma chérie, que plus jamais je ne sortirai avec un type qui aime le football.
Et Julia, pour tout arranger, qui s'entêtait à prendre des photos de tout le monde...
Et les gens qui posaient: le vendeur de maïs grillé... le vendeur de cacahuètes... le vendeur de glaces...
Jusqu'au type des bières qui s'est fait prendre en photo et qui a même osé la toucher.
On me fait cela, à moi, et je me décompose de dégoût.

C'est à ce moment-là, à la fin du match, que mon fiancé a eu une idée totalement saugrenue...

(Elle imite son fiancé)

"Et si on allait saluer ton cousin".

Et moi...

"Non, chéri, non, partons, j'ai faim, j'ai froid, j'ai une crise d'épilepsie, j'ai le cancer..."

Mais rien à faire.

On va dans les vestiaires, tout sales et pleins de gros, de baveux et de Noirs.
Ce n'est pas que je sois raciste, chérie, non. Tu sais bien qu'ici, le racisme on ne connaît pas.

Mais tous ces types... tellement foncés et déplaisants...

C'est à ce moment-là que mon cousin... celui que tu vois là, tout raide maintenant... mon cousin apparaît et me prend dans ses bras.

Moi, ma chérie, j'étais tellement intimidée que je me suis presque mise à pleurer.

Mon cousin a pensé que c'était la joie de le voir.

Et il m'a serrée encore plus fort.

Et moi, incommodée par l'odeur d'animal en sueur, j'ai vraiment pleuré.

Oui, ma chérie, j'ai pleuré. Tu imagines.

J'aurais voulu que la terre m'avale et me vomisse sur une autre galaxie !

Oui, OK d'accord, le cousin, c'était un footballeur, mais enfin... il n'était pas non plus en première division...

il n'était pas non plus allé en Espagne à la Ligue des Champions...

ni au Championnat de France...

ni à la Bundesliga italienne...

ni à la Première League de Hollande...

ni au Wimbledon anglais....

Non, rien de tout cela.

Le type était toujours resté chez nous. C'était un "national". Un indigène, quoi.

Finalement, il m'a dit quelque chose et il est parti. Ciao.

Nous avons laissé "Djulia" à son "hôtel" et nous sommes revenus à la maison.

Et là, j'ai dit à mon "ex": "Ciao. Je ne veux plus te voir".

Et j'ai rompu.

Oui, ma chérie. Parce qu'il m'avait emmenée au stade.

Oui, ma chérie, c'est une raison suffisante.

C'est la seule fois où j'ai vu mon cousin.

(Un temps.)

Qu'est-ce qu'il m'a dit ?

Quand ?

Les derniers mots qu'il m'a dits ?

Je ne m'en souviens plus, chérie.

(Un temps. Elle regarde la table où se trouve le mort.)

Que veux-tu, ma chérie, c'est ainsi. Je ne me souviens jamais de rien. Je ne me souviens même pas de ce que je dis... ni de ce que tu dis.

“Je ne sais même pas comment tu t'appelles.”

Oui, c'est cela. Je crois que c'étaient ses derniers mots.

En fait, chérie, maintenant que tu en parles, il me paraît important que je m'en souviene. Il s'agit d'un mort.

Et si ce qu'il m'a dit était quelque chose de transcendantal qui, maintenant, prend un sens métaphysique psychiatrique “cosmétologique”?

Non, pas de “cosmétiques”. De “cosmos”, “Cosmotologique”.

You are “dumb”... ou quoi.

Et si ce qu'il m'a dit pouvait aider à comprendre mieux la vie et à résoudre les problèmes existentiels de ce monde ?

Ah ! Ça y est ! Je m'en souviens.

Ses derniers mots eurent une profondeur... mortellement profonde.

Le type m'a regardée dans les yeux et, après un long moment, il m'a dit, avec une sincérité absolue: “Cousine, tu as un joli petit cul bien rebondi.”

La honte, ma chérie ! Une honte... définitive.

Voix de speaker:

15ème MINUTE DE LA PREMIÈRE MI-TEMPS

Carton jaune pour l'équipe des visiteurs

*

Diapos de New York.

Entre CARLOS, l'oncle de New York. Il est élégant.

CARLOS - Cela fait quinze ans que j'ai quitté ce pays. Et je vois que les gens et les choses ont changé. Que tout est différent.

Les gens. Les gens aussi.

(Il se dirige vers un côté de la scène.)

Bonjour. Je suis bien à la morgue ?

C'est bien ici que se trouve le corps du footballeur Fernando ? Je suis son oncle Carlos, de New York.

Bon... ce "fou" de New York...

Oui, dans ma famille, on ne dit pas que du bien de moi.

C'est toujours dans la famille que l'on trouve les commentaires les plus féroces. Les amis, eux, ne franchissent pas une certaine limite. Peut-être parce qu'il leur manque quelques informations.

Mais... la famille ! La famille, elle sait tout. Depuis la glace que j'ai renversée quand j'avais cinq ans... jusqu'au chat galeux que j'ai rapporté à la maison... sans oublier leur découverte de mon manque d'attrance pour les femmes.

Je ne sais pas pourquoi cela se passe ainsi dans notre famille. Peut-être est-ce parce que nous voyons trop de films... ou que nous avons trop peu d'activités pendant le week end...

Quoi ? Les femmes ? Eh bien non, elles ne m'attirent pas.

C'est vrai.

Disons que, techniquement, je suis ce que vous appelez un "pédé". Mais nous, nous préférons dire homosexuel. C'est plus... courtois.

Comment ? Je n'en ai pas l'air ?

Et qu'est-ce que vous attendiez ? Une envolée de plumes et un chapeau avec des fleurs et des fruits... ?

Désolé. J'ai toujours eu les stéréotypes en horreur.

Attends... Il ne faut pas que tu partes uniquement parce que je suis.... Non, non tu ne m'intéresses pas...

Uniquement parce que.... Cela ne signifie pas...

(Un temps.)

On m'a dit que tout était différent, que tout avait changé...

(Il se dirige vers un autre côté de la scène. Il reconnaît quelqu'un.)

Oui, c'est pitoyable. Si jeune.

Moi ? Je suis son oncle Carlos. Le "fou" de New York.

Je viens d'arriver. Je suis venu directement à la morgue.

Cela fait quinze ans que je vis là-bas. A New York.

Non, je ne le connaissais pas beaucoup. La différence d'âge. Mais Fernando, je l'aimais bien.

Avec son goût pour le football, j'ai toujours pensé que je le verrais un jour à New York, jouant avec les "Cosmos" ou les "Metro".

Mon fils Fernando Antonio était son meilleur ami. C'est la raison pour laquelle je suis ici. Parce que j'ai senti que je devais être près de lui.

Tout petits, Fernando et lui jouaient ensemble. Ils ont toujours été amis, ce qui est rare dans notre famille.

Ils se disaient des secrets, ils faisaient de la bicyclette, ils jouaient aux rois, aux pactes du sang...

Ils avaient le même prénom, ils parlaient de la même façon...
Les mêmes mots, les mêmes jeux, les mêmes attitudes.

Mon fils a voulu être peintre. Artiste. Mais dans notre famille, si on n'est pas avocat, il vaut mieux se flanquer une balle dans la tête ou partir pour New York. Comme moi.

A Fernando, il lui ont fait une vie impossible parce qu'il aimait le football.
"Dans l'équipe des "Diables Rouges de Lara"... Tu vas mourir de faim... Si encore c'était celle de Caracas".
Mais rien à faire.
Le foot, c'était sa passion. Et il en est mort.
De nos jours, plus personne ne meurt pour ce qu'il aime.

Non, mon fils n'est plus en vie... Il est... il est...

(Bas.)

... mort d'une grippe.

Oui. D'une grippe.

Il avait le sida. Et quand on a le sida, une grippe c'est comme un coup de feu. Ça ne pardonne pas.

Si mon fils était "gay"... ? Non, il n'était pas "gay". Pourquoi me demandez-vous cela ?

Cela ne m'étonne pas qu'on ne t'aie jamais parlé de lui. Mon fils, ils l'ont effacé de la famille. Dès qu'il a contracté la maladie, ils l'ont même fait disparaître des photos et des souvenirs. Comme s'il n'existait pas.

Bon, il n'existe plus.

Tu te souviens de toutes ces photos coupées en deux ? Celui qui manque, c'est mon fils.

Domage, il avait un si beau visage...

(Il sort un coffret doré.)

Voilà, je l'ai apporté. Pour que la famille et ceux qui ne le connaissent pas puissent le voir. Même si ce ne sont que des cendres, même si l'on ne voit plus son beau visage.

Attends... attends...

Quoi ? Mais non. Le virus ne s'attrape pas par le contact avec les cendres.

Attends... ne pars pas...

On m'a dit que les choses avaient changé...

(Il se dirige vers un autre côté de la scène. Il reconnaît quelqu'un.)

A cette époque-là, les choses étaient plus dures.

Parce que, avant, si on apprenait que tu étais "gay", tu n'avais plus droit à la parole. Si tu voulais être différent, on se moquait de toi. Et si tu avais le virus, il valait mieux te tuer.

Aujourd'hui, tout a changé ?

Sais-tu combien de Vénézuéliens vivent à New York uniquement parce qu'ils ont le sida ?
De quoi remplir le Grand Stade.

Ils n'ont pas beaucoup d'argent mais ils prennent un avion et vont directement au Centre de Soins.

Et ils meurent. En hiver.

C'est le froid qui les tue.

S'ils restaient ici, ils vivraient plus longtemps. Grâce au climat. Mais New York les détruit.
La grippe et la tristesse.

Une veille de Noël ou du Jour de l'An à regarder le plafond, à attendre que sonne le téléphone, à espérer que quelqu'un osera te parler, que quelqu'un n'aura pas à feindre, quelqu'un qui ne croit pas que le virus s'attrape aussi via la fibre optique...

Attends... attends...

(On le laisse seul à nouveau. Il se dirige vers un autre côté de la scène.)

Pourquoi les Vénézuéliens qui ont le sida ne restent-ils pas ici ?

On m'a dit que si tu as le sida, on s'occupe de toi dans les hôpitaux, on te donne du travail, qu'il y a des médicaments dans toutes les pharmacies, que ta famille est près de toi jusqu'à la fin.

Avant, cela n'était pas ainsi.

Attends... attends... ne pars pas... ne me laisse pas parler tout seul...

(Un temps. Puis il voit une autre personne.)

Je suis guide, je m'occupe plus particulièrement des Vénézuéliens qui vont faire leurs achats à New York.

Je les emmène sur la Cinquième Avenue, dans les boutiques... Et le soir, là où ils peuvent se distraire.

Je gagne de l'argent, je paie mes impôts, je voyage un peu, je me fais plaisir. Je paie les médicaments pour ma tri-thérapie...

Oui, je suis séropositif.

(Un temps.)

Ne fais pas cette tête.

Attends... attends...

On ne t'a pas dit que moi aussi j'ai le sida ?

Oui, à toi.

Non, on ne l'attrape pas en respirant le même air...

Non, tu ne vas pas être contaminé parce que tu touches ma tasse de café...

(Il crie.)

Excuse-moi. Ne pars pas. Ne me laisse pas tout seul. Attends...

Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté ce pays...

Pourquoi les Vénézuéliens malades du sida préfèrent-ils mourir à New York...

(Il répond à quelqu'un qui lui a adressé la parole.)

Ma famille veut que je parte ?

Dis-leur de ne pas s'inquiéter.

Je pars.

(Il regarde le corps et place à côté l'urne qui contient les cendres.)

Je suis venu seulement parce que je sais que mon fils aurait aimé être à côté de son cousin préféré... d'une certaine manière....

(Il part, puis se retourne.)

S'il vous plaît, quand je mourrai, ne dites pas aux amis que le "fou" de New York est mort d'une appendicite... ou sous les coups de poignard d'un Noir du Bronx... ou au cours du dernier accident de métro.

Dites la vérité. Dites que je suis séropositif.

Et que, par un doux hiver, j'ai sûrement été frappé par une grippe imbécile.

Et que si j'avais été dans mon pays, j'aurais vécu un peu plus longtemps.

Et que je suis parti, attendant l'année deux mille et quelques, cette même nuit de Noël que vous fêtiez sans avoir une pensée pour moi.

Et que j'étais seul.

Dites cela, parce que cela peut aussi arriver à chacun d'entre vous.

Oui, ne fais pas cette tête. Même si tu ne le crois pas, cela peut t'arriver, à toi aussi.

Et ce jour-là, il te faudra reconnaître qu'ici rien n'a changé...

Et que même si vous vous croyez meilleurs, vous ne l'êtes pas.

Et vous ne l'êtes pas parce que mes propos ne vous plaisent pas.

Uniquement parce qu'ils ne vous ont pas fait rire.

(Noir.)

Voix de speaker:

35ème MINUTE DE LA PREMIÈRE MI-TEMPS

Faute dans la surface de réparation de l'équipe qui reçoit

*

On entend "We are the champions".

Images de Fernando, dans le stade, blessé par balle.

Images de Fernando, transporté en ambulance.

On lui plante un bistouri dans le ventre. Il tombe de la table.

On l'abandonne dans un terrain vague.

Au loin, un chœur scande: "A-nar-co / Dé-ma-go", "A-nar-co / Dé-ma-go".

FERNANDO ANARCO-DEMAGO fait une entrée fracassante, telle une star.

FERNANDO ANARCO-DEMAGO - "A-nar-co / Dé-ma-go", "A-nar-co / Dé-ma-go" ...

!

Ouais !

Les journalistes ! Je veux bouffer du journaliste !

Où est la télé ? Où sont CNN, ABC, CBS, DEF, GHI, JQK ?

Les voilà ! Ici.

(Il se coiffe et prend la pose pour faire une déclaration.)

Je veux faire une déclaration à toutes les chaînes, car je les regarde toutes. Chaque jour, je consacre quinze heures à regarder télévision, câble, satellite, chaînes publiques, VHS et Betamax confondus. Je navigue et je "zappe - zappe" avec ma télécommande.

Ainsi, je peux regarder les trente-sept chaînes en moins de cinq secondes et je vous jure que je les regarde toutes.

Comme ça: clic, clic, clic...

Je sais parfaitement ce qui se passe sur chacune d'elles et je ne rate rien.

En dix secondes, je peux faire deux fois et demi le tour des trente sept chaînes. Et si vous me donnez trente secondes de plus, je vous fais trois fois le tour et je vous regarde même jusqu'à deux films.

(Il regarde les caméras.)

C'est bon comme ça ? Bon pour l'image ?

Je veux faire une déclaration, parce que j'ai quelque chose à dire.

La VI-TESSSE.

Voilà la réponse à tout: la VI-TESSSE.

La puissance de la rapidité. La domination de la vitesse.

La DRO-MO-CRA-TIE.

La rapidité est ce qui fait bouger le monde, l'amour ce qui l'émeut. Mais la vitesse... c'est sa raison d'être.

JE VAIS VITE, DONC JE SUIS.

La vitesse, c'est le pouvoir. Et la lenteur, la lopette prolétarisée.

Sûr que vous qui me regardez sur cette même maudite chaîne que vous regardez toujours, ratant ce qui est en train de se passer sur le reste de votre microseconde télévisuelle, sûr que vous vous demandez: "La vitesse, mais... pourquoi ?"

Pourquoi ? Pour faire quoi ?

Je réponds: pour obtenir ce que l'on appelle "le" pouvoir.

Et pour obtenir le pouvoir, il faut "la" vitesse.

Et vous, sur votre canapé, face à votre télé de quatorze pieds, vous vous demandez: "La vitesse... dites, comment je fais pour l'obtenir ? Hein ? Hein ?"

Eh bien, c'est facile.

Pour conquérir la vitesse, il faut vous entraîner à la violence.

Oui, à la violence. Le croque-mitaine d'aujourd'hui. Celui dont tout le monde a peur.

La peur, c'est ce qui nous pousse à aller de plus en plus vite.

Ce qui décide que cette nuit quand vous sortirez: tacatacatatac... !

La violence est la seule manière de transcender... de vivre au-delà de la vie.

Il y a tant de banalité et de superficialité dans le monde que les hommes doivent chercher quelque chose qui les transmute et les transforme en essence cosmique.

Et cette chose, c'est la violence.

La violence n'est jamais imbécile.

C'est pour ça que mon frère n'est pas mort.

Seul, qui vit dans la lenteur, est mort.

La rapidité donne un sens à la vie.

Je veux faire une déclaration, parce que j'ai quelque chose à dire...

“A-nar-co / Dé-ma-go”, “A-nar-co / Dé-ma-go” !

Je veux faire une déclaration, parce que j'ai quelque chose à dire...

En tant que membre de cette famille et spécimen de la civilisation vénézuélienne contemporaine, j'entends témoigner, aux obsèques de mon frère aîné, que sa mort est pour nous d'un grand prix, car elle est fille de la violence.

Canon, sang répandu, mort subite... tout cela est bien, tout cela est nécessaire.

C'est ainsi que fonctionne la DROMOCRATIE.

La DRO-MO-CRA-TIE, le pouvoir de la vitesse.....

Si seulement, au stade, quelqu'un me trouait de la sorte, moi, comme ça... pan, pan, pan... !
face à des milliers de braillards fanatiques...

Quoi ? Ils n'étaient pas des milliers ? Aucune importance.

Mon frère n'était pas un bon joueur, c'est vrai, son équipe était la pire de toutes, personne ne la connaissait... Mais cela n'invalide pas son droit irréfutable à mourir de mort violente et à être un suprasigne et une infrachronique de notre temps.

Je veux faire une déclaration, parce que j'ai quelque chose à...
J'étais le seul à être près de lui pendant qu'il agonisait.

Non, il n'est pas mort sur le coup... !

Faut pas croire ! Ça a duré quatorze heures.

Et par dessus le marché... il y avait les infirmières, les médecins, les assureurs qui suppliaient de trouver les parents pour qu'ils fassent don de ses organes.

Mais le seul de la famille qui se trouvait dans le coin, c'était moi.

“S’il vous plaît, monsieur Anarco-Démago... pour sauver des petits enfants qui sont en train de mourir... pour la maîtresse d’école qui a besoin d’un poumon... pour le père de famille qui a cinq bouches à nourrir...”

Et moi, bien sûr: “Non, non, non, et non...!”

Qu’ils aillent se faire foutre !

Mon frère, personne ne le touchera.

Aux cafards, on leur prélève leur truc... pour le donner aux porcs-épics

Mais à mon frère, pas question de lui prélever quoi que ce soit.

Et c’est à ce moment-là que je leur ai sorti ma carte de l’A.C.R.H.

(Il la montre.)

La voilà !

“ASSOCIATION CONTRE LA RACE HUMAINE”.

J’appartiens - et j’en suis tout à la fois le président, le dirigeant et le gros des militants - à l’Association Contre la Race Humaine.

Nous, nous savons. Nous, nous avons compris...

Nous, nous avons pris conscience que la présence de l’être humain sur la planète a été un échec et que le mieux que nous puissions faire, au bénéfice des autres espèces, c’est d’en finir avec l’humanité.

Luttons contre la reproduction.

Enfants: zéro.

En conséquence, il y a une semaine, j’ai fait cadeau à ma femme d’une vasectomie.

“Bonjour, mon amour. J’ai une surprise pour toi. A partir d’aujourd’hui, ma chérie... je suis stérile”.

Elle pleurerait de joie. Il y a deux ans, elle aussi m’avait offert ce que l’on peut donner de mieux à un homme: une ligature des trompes.

(Il soupire.)

Nous nous aimons profondément.

Si nous, tous les êtres humains, nous faisons de même, dans moins de quatre-vingts ans la planète n’aura plus à supporter notre présence et la vie des autres espèces sera florissante.

Les pingouins et les phoques ne risqueront plus d’être en voie d’extinction...

et reviendra le beau mammouth...

et on verra des pandas courir comme des lièvres sur les autoroutes...

L’atmosphère sera resplendissante.

Il me reste cinq secondes avant la fin de cette édition spéciale.

Donc, accrochez-vous à vos couilles... parce qu’ici, au beau milieu de la morgue, exigeant la remise immédiate du cadavre de mon frère, je vais proclamer les dix commandements de l’Association Contre la Race Humaine.

(Diapos évoquant ces dix commandements.)

1 - Crevez tous.

2 - Offrez-vous vasectomies et ligatures de trompes.

3 - Ne vous reproduisez pas et coupez-vous la bite.

4 - Ne faites plus de dons d’organes.

5 - N’apportez plus d’aide à personne.

6 - Vivez à toute vitesse.

7 - Regardez toutes les chaînes en même temps.

8 - Priez pour qu’une supernova nous réduise en miettes.

9 - Soutenez l’actuel programme de Boycott de la Maternité.

10 - Et si le bateau coule, alors... faites poids ! Pour qu’il coule encore plus vite.

Tout, et tous ensemble, pour sauver les pingouins et les phoques !

Au revoir !

(Sur un ton "normal".)

Tu as tout filmé ? Comment tu m'as trouvé ? J'ai dit des choses intéressantes ? C'est enregistré ? Eh... toi... le "caméragraphe" ?

Tu filmais pas ? Tu roupillais ? Tu roupillais, espèce de fils de... !

Je veux faire une déclaration... Je veux faire une déclaration... Je veux faire une déclaration

....

Parce que j'ai quelque chose à dire !

"A-nar-co / Dé-ma-go", "A-nar-co / Dé-ma-go", "A-nar-co-Dé-ma-go"...

Voix de speaker:

MI-TEMPS

Images de Coupes du Monde gagnées par le Brésil, l'Argentine, l'Uruguay alternant avec des photos de Pelé, Maradona, Batistuta... de Azuaje, footballeur colombien assassiné, de Pablo Escobar, de la corruption... etc

*

Photos de Fernando enfant.

Photos d'absents et d'intimes, puis photos de Fernando père.

PERE (Voix off.) - ... vide, l'aéroport, mais vides aussi les rues, les maisons...

vide le ciel, ni fumée, ni lézards, ni insectes répugnants...

vide un soldat endormi, noyé dans sa mauvaise haleine...

vide un journaliste qui s'était transformé en statue de sel...

vide le marché, vides les files, vides les gens, les voisins vides, les amies et les adolescentes vides, comme vides les villages au loin, et vides les fenêtres fermées, et les bars vides.

Ah, les bars !

Grand Dieu, que s'est-il passé ici ? Où s'en est allé le pays ?

(Le PERE entre, une bouteille à la main.)

PERE - Je suis arrivé à l'aéroport, et je suis monté dans l'avion.

Là, sur le point de partir:

deux curés impliqués dans une de ces affaires qui font la une des journaux...

un ministre poursuivi pour l'achat de quelques jeeps...

trois juges vendus à la corruption venant juste d'empocher... deux chefs d'entreprise que l'on croyait en prison...

des dirigeants de gauche enrichis, des chefs de gouvernement de tous bords enrichis, des représentants de syndicats arrosés par la gauche, des intellectuels muselés, récompensés par des prix littéraires...

des PDG et des directeurs de banques fatigués de toujours faire des bénéfices...
des agents de change et des spéculateurs...

Là aussi, des ex-présidents et des universitaires s'enfuyant avec les économies de leurs collègues et de leurs enfants...

Là encore, des militaires, quelques assassins et autres ayant fait des affaires sur le dos de la patrie...

des artistes et des hétéroïtes...

des crapules et des gens ordinaires qui publiaient des revues et en même temps vendaient des armes...

Tous, là, en première classe, avec leur attaché case. Tous, là, que des bombes et des morts accusaient.

Dans cet appareil, s'envolaient vers l'espace sidéral tous ceux qui, hier, auraient dû être devant un tribunal et ce matin, en prison.

Sur cette ligne, aux avions pourris jusqu'aux écrous, s'envolaient tout un arsenal de porcs.

Tous les décorés de tous les ordres impossibles prenaient congé du pays.

Une salve de cent soixante-dix coups de canon fit trembler le ciel et la terre.

Ils quittaient le pays pour faire, ailleurs, une guerre singulière et se proclamer empereurs de l'univers.

Et moi, moi aussi, je partais.

Je suis désolé, mais c'est la vérité.

Pour moi c'était prendre l'avion parce que l'oxygène abolissait le vol des oiseaux... parce que les conversations nobles, jugées comme tout droit sorties de l'imagination, avaient été condamnées... parce que les couples étaient voués à l'enfer avec la bénédiction du Christ lui-même... parce qu'on empêchait l'herbe de pousser... parce que le réconfort de l'art était fictif... parce qu'il avait été proclamé que nous n'avions rien d'autre à exprimer que le néant... parce que des écoles de sourds-muets formaient des médecins et des artistes... parce que dans ce pays d'impuissants et d'éjaculateurs précoces je me suis vu, moi, participer à l'anéantissement d'amis plus lâches et plus muets que moi.

Je prenais un avion croyant aux théorèmes erronés de la distance et du temps...

Je prenais un avion parce que j'étais dans l'erreur jusqu'aux os...

Je prenais un avion pour un espoir déçu, par idiotie, imbécillité, par amour de la vie alors que j'étais moi-même un mort...

Je prenais un avion pour célébrer le monde alors que celui-ci ne se supporte même pas lui-même...

J'ai pris un avion "ce soir-là", et cela semble une folie.

Un avion pour ne pas prendre un revolver, pour ne pas en descendre quelques-uns qui le méritaient et le mériteront toujours.

(Il marche au hasard.)

Et merde ! J'ai pris un avion parce que j'en ai eu envie.

Parce que je pissais et pissais encore et toujours de tristesse.

Un avion maudit qui a pris du retard.

Alors, j'ai pensé que c'était une manœuvre des chouettes... des disparus dans la mer, en face... une manœuvre de la contamination qui démantèle l'âme des habitants de San Martin, "mon" quartier.

Et quand cet avion maudit s'est enfin décidé à décoller, quand les adieux joyeux et le salut de toutes ces carcasses, enfin, le lui ont permis, j'étais trempé de sueur jusqu'aux couilles.

Nous avons décollé et l'obscurité s'est faite sur le monde jusqu'à aujourd'hui, Fernando, aujourd'hui où je te raconte tout cela, face à cette maudite bouteille...

(Un temps.)

J'ai attrapé cet avion pour voir si je pouvais échapper à un moment comme celui-ci, mon fils: t'avoir face à moi... tué par balle, ou poignardé dans ta voiture, ou piétiné par des agresseurs, oublié à la morgue, avec des mouches sur ta bouche... t'avoir face à moi et devoir te raconter tout ce cauchemar.

Je me suis envolé pour ne pas avoir à suivre ton enterrement, Fernando, mon fils.

Parce que je suis un lâche, mon fils.

Je suis un lâche.

Un lâche qui ne regarde rien d'autre que lui-même.

Et qui a une peur panique de cette terrible ville dans laquelle nous vivons.

(La lumière baisse. Il sort un revolver.)

Ce que je veux te dire par là, c'est que, si ces fripouilles sont parties pour fuir le pays, moi je suis parti pour te fuir, toi.

Je t'ai abandonné. Mon fils.

(Il vise sa tempe.

Un temps.

Il ne peut appuyer sur la détente. Il pleure)

Voix de speaker:

**5ème MINUTE DE LA DEUXIÈME MI-TEMPS
Carton rouge pour l'équipe des visiteurs. Bagarres. Coups.**

*

Diapos de matchs gagnés par l'équipe des "Diables Rouges de Lara" dans les années 90. Hymne de la Ligue de football.

MERE (Entrant.) - Allo, allo, oui. C'est moi. Il faut que je te parle, il faut que je le raconte à quelqu'un, sinon j'explose.

Je suis tellement tendue, tellement... à deux doigts de prendre une décision dramatique...

Comment ça, tu veux que je me calme ?

Comment ça, tu veux que je me calme ?

Ne me dis pas de me calmer. Je ne me calmerai pas pendant les dix années à venir.

Oui, je suis à la morgue, mais ça n'est pas ça le plus important.

Oui, je sais, le mort, c'est ton petit-fils... mais ça n'a plus aucune importance maintenant. Il est mort...

Non, maman, ça n'est pas toi qui paie lorsque tu reçois un appel, tu paies si c'est toi qui appelles un portable. Ça n'est pas la même chose.

(Elle pleure tragiquement.)

Tu vas me laisser te raconter le drame que je vis ou tu préfères que je demande de l'aide au premier inconnu qui entrera dans la morgue ?

OK. Je te raconte, mais ne t'énerve pas, maman, reste calme.

Ce matin, avant de sortir pour venir ici, je me suis levée...

(Elle pleure.)

... je suis allée dans la salle de bains et... et...

Non, je ne suis pas tombée dans la baignoire.

Quand je suis entrée dans la salle de bain pour prendre une douche...

(Elle pleure.)

... il y avait un... un...

(Elle pleure. Un temps.)

Il y avait ... un cafard !

Oui, un cafard. Enorme ! Moléculaire ! Jurassique ! Oui, maman. Il faisait bien dans les deux mètres.

Tu sais dans quel état me mettent ces bestioles puantes.

Oui, je sais, j'ai cinquante-cinq ans, mais le cafard était mon aîné, c'est sûr...

Comment ça, comment je le sais ? Parce qu'il était très intelligent.

La bestiole s'est mise sur le côté et quand elle m'a vue pleurer tragiquement, elle s'est placée devant moi et m'a traquée jusque dans le lavabo.

Et moi, je lui disais: "Laisse-moi, ne me fais pas de mal, ne me détruis pas..."

Mais la bestiole, elle me regardait avec ses antennes ! OUI, AVEC SES ANTENNES !

Horreur ! Désespoir ! Immense amertume !

(Elle se remet à pleurer.)

Comment ça, les cafards n'ont pas d'yeux aux antennes ?

Ils ont quelque chose, parce que lui, il les remuait ses antennes et il communiquait par codes secrets avec tous les êtres de l'univers.

Et moi, maman, je criais !

Une chaussure ? Dans la salle de bain ? Mais, maman, tu es folle ?

Heureusement, j'avais mon portable dans la main, et...

Comment ça, qu'est-ce que j'ai fait ?

J'ai appelé les pompiers.

Je leur ai dit que je vivais le cauchemar le plus terrible de ma vie... et ils sont venus immédiatement.

Ils ont cassé la porte d'entrée avec une hache, et quinze pompiers ont fait irruption, armés jusqu'aux dents. Ils ont foncé sur la salle de bain...

Et moi, je criais: "Sauvez-moi, ce machin va me tuer !"

Non, ça ne s'est pas terminé comme ça. Parce que le cafard, quand il a entendu les pompiers, le scélérat, cet animal épouvantable, il s'est envolé...

Oui maman, il s'est envolé. Comme ça.

(Elle fait un bruit, comme celui d'un cafard s'envolant.)

Oui, maintenant, en raison des alliages et de la sélection naturelle, les cafards volent...

Il s'est envolé comme un hélicoptère et moi, terrorisée, j'ai essayé de m'enfuir.

Je me suis précipitée sur la porte de la salle de bain...

Et quand je me suis rendu compte que les pompiers essayaient de la démonter avec des haches et des couteaux, j'ai vu... oui, j'ai vu le cafard voler... voler directement... directement... directement sur... sur moi, maman.

(Un temps long, de peur démoniaque.)

Quand je suis revenue à moi, j'étais à l'hôpital, entourée d'infirmières, de policiers et de soldats.

J'ai fait un portrait-robot du cafard. Regarde.

(Elle le montre. Portrait d'un cafard avec des dents et des ailes. Un monstre absolu.)

Le cafard ? Le maudit cafard s'est échappé. Et c'est pour ça que je t'appelle, maman. J'ai besoin que tu me dises la vérité. Clairement.

Est-ce que tu crois qu'il va revenir pour moi ?

Est-ce que tu crois que ce sera "la Vengeance", "le Retour", "la Mission" ?

Maman... c'est "vraiment" ce que tu crois ?

C'est "vraiment" ce que tu crois ?

Bien sûr que je suis allée voir le psy.

Il a dit que ma peur des cafards venait du fait que j'avais sûrement été cafard dans une vie antérieure.

Il m'a dit que la seule façon de guérir ma maladie, c'était de n'avoir que des rapports sexuels oraux pendant quelques temps.

Et... au moins une fois par jour.

Bon. J'ai commencé avec le psy. Oui, avec lui, maman. En suivant sa prescription à la lettre.

Il dit qu'avec lui c'est plus sûr, que cela va m'aider à récupérer mon auto-estime et ma confiance en moi.

En plus, au beau milieu de la séance, le docteur sort un fouet et me fouette le dos. Et... et moi j'aime ça.

Maman, c'est bien ou c'est mal ?

Bon. Lui, il dit que c'est bien, que la douleur véritable va m'aider à reconnaître l'importance et la taille du cafard qui poursuit mon âme.

Ne dis pas ça, maman !

Je n'ai eu des rapports sexuels oraux qu'avec deux hommes dans ma vie: mon amant et mon psy.

Bon, d'accord, trois.

OK. quatre.

Oui, avec lui aussi. Avec celui-là aussi, mais c'était pour la voix.

Oui, six... Ah ! Celui-là je l'avais oublié... sept.

Mais celui-là, c'était pour mon rhumatisme.

OK, avec tous.

Mais avec mon mari... jamais !

Avec lui... jamais !

Comment ça, comment il l'a ? Maman, tu poses de ces questions. Imagine-la. C'est facile...

Maman, les hommes, ils l'ont exactement pareille que leur figure.

Et ça, c'est attesté par toutes les universités. C'est une réalité scientifique. S'ils ont la figure efflanquée, ils l'ont efflanquée...

(Diapos de visages d'hommes qui évoquent de manière évidente la forme de leur membre.)

... chauve... avec de grands cils... grassouillette.

Moi, je les aime bien comme ça: grassouillettes.

Oui, maman, mon fils, il est toujours mort.

Non, maman, on ne l'a emmené nulle part.

Lui ! Mais ça n'est pas lui qui est important. Ce qui l'est, c'est que je me remette complètement et que j'échappe à mon karma avec les cafards pour pouvoir enfin être heureuse.

Il faut que je parte. Je vais à ma consultation.

Tu sais... mon traitement.

Ne t'inquiète pas. D'ici, on l'emmènera aux Pompes Funèbres et ensuite au cimetière.

Non, je ne peux pas y aller. J'ai une consultation spéciale. De deux heures.

Seul.... non, il ne sera pas seul, il y a des gens ici.

L'oncle Carlos de New York, le pédé... la BCBG Fernanda... cet idiot de Anarco-Démago...

Oui, maman, je sais bien que c'est mon fils.

Mais après tout, quelle importance ? Il est mort. Je ne vais pas le ressusciter pendant la veillée funèbre.

Attends, voilà quelqu'un...

Le médecin légiste ! C'est lui qui va l'ouvrir en deux ! Il vient d'arriver !

Ah, quelle horreur ! Il vaut mieux que je m'en aille. Ciao... Il faut que je raccroche. J'ai quelque chose à faire. Ciao, maman. Je t'embrasse. Ciao.

(Elle compose un autre numéro tout en s'éloignant.)

Allo, tante Alberta. Allo, c'est moi. Je sais que tu ne vas pas à la veillée funèbre, mais je ne t'appelais pas pour ça. Il faut que je te parle, il faut que je le raconte à quelqu'un, sinon je vais exploser.

Je suis tellement tendue...

Ce matin, avant de sortir pour venir ici, je me suis levée... je suis allée dans la salle de bains et... et... devine ce que j'ai vu... ?

Voix de speaker:

25ème MINUTE DE LA DEUXIÈME MI-TEMPS

Faute grave. Avertissement.

*

Diapos de morts, d'accidents, de violences de rue, de policiers.

MEDECIN LEGISTE (Il enregistre son rapport d'autopsie.) - Rapport d'autopsie du joueur Fernando... je ne sais plus comment, cireur de pompes, ou quelque chose comme ça, des "Diables Rouges de Lara."

(Il rit d'un rire mauvais.)

"Diables Rouges"... Quelle connerie ! Les "Diables Rouges de Lara". Quelle honte ! Il n'y a qu'un mort pour avoir l'idée de jouer dans une équipe qui s'appelle les "Diables Rouges"...

Si encore c'était... le Real Madrid ! Le Benfica ! Le Bayern... là oui, mais les "Diables Rouges de Lara".

Putain ! Ces diables-là, ils sont tellement mauvais qu'on ne les accepte même pas en enfer.

(Il rit d'un rire mauvais)

Donc, il y a un joueur qui y a laissé sa vie.

Voyons, voyons, voyons...

1,2,3, 1,2,3, ça marche, ça marche... ?

(Il donne des petits coups sur le micro.)

Bien.

"Week end sanglant dans la capitale.

A nouveau, comme tous les week end, 27 cadavres ont été conduits dans cette humble morgue pour y être examinés par son Médecin Légiste, le Docteur Quincy, docteur en médecine etc...

Tous vigoureux, tous dans la force de l'âge, fringants, tels des lions rampants et avec, sans aucun doute, une énorme envie de vivre...

Ce-pen-dant...

(Il se vaporise un liquide contre la mauvaise haleine.)

Aaaahhh...

Ils sont là, maintenant. Entre mes mains.

Je me permets de dire à tous ceux qui écoutent cet enregistrement, qu'en plus de ma louable profession, je me consacre aussi à l'élocution et que j'ai mon diplôme d'animateur...

Et que je suis actuellement à la recherche d'une émission de radio où je puisse donner des conseils aux gens, des conseils en rapport direct avec ma profession.

Du genre: "Mourez avec le look de Vogue." Ou: "Seul les laids vont en enfer"...

Aux journalistes, statisticiens et petits échetiers, qui aiment écouter les rapports d'autopsie, qu'il soit bien clair que je suis arrivé à la morgue dans la "soirée nocturne de ce jour" et que sur les cadavres qui me sont arrivés ici, crevés, seul deux l'étaient de mort naturelle.

Les autres n'avaient pas programmé leur mort. Ils se sont levés ce matin... Ils ont fait des projets pour dimanche... Leur carte visa n'avait pas été débitée... Ils avaient des rendez-vous importants demain...

Ce - pen - dant...

(Il se vaporise une deuxième fois)

Ahhh...

Ils sont là, maintenant. Entre mes mains.

(Il montre au public.)

Vous voyez, ceux qui sont là-bas... Ils viennent d'arriver, l'estomac criblé de balles.

- A côté d'eux, un autre, assassiné par sa femme.

- Au fond à droite, deux femmes qui se sont jetées du huitième d'un immeuble de quinze étages. Les deux enfants ont suivi leurs mères, ils essayaient de voler.

- L'adolescente est ici suite aux coups de couteau de son prétendant. - Le prétendant suite aux balles du mari.

- Et le mari parce qu'il s'est tiré une balle dans la tempe. Pan !

- Le leader du parti chrétien gît en prières, un concombre dans le cul.

- La vieille dame, décapitée par son fils et son petit-fils.

- Les jeunes gens, pour excès de vitesse.

- L'artiste, parce qu'elle a vendu une croûte en la faisant passer pour une œuvre de première qualité.

- L'avocate, parce qu'elle voulait être pianiste.

- L'étudiant, pour une balle perdue logée dans son cerveau.
- Le fils du député, pour une overdose...
- ... et la blonde parce qu'elle n'aurait jamais dû sortir de chez elle.

Ce - pen - dant...

(Troisième vaporisation.)

Ahhh...

Ils sont là, maintenant. Entre mes mains.

Mais revenons à nos moutons.

Le corps du footballeur Fernando est arrivé à 12h45.

Cela m'a surpris car je connaissais ce joueur et je savais qu'il était mauvais.

Ce que je veux dire par là, c'est que ce sont toujours les meilleurs qui partent.

Les mauvais finissent Directeurs Techniques.

Et, s'ils sont très mauvais, comme le "mister bien refroidi" ici présent... ils restent généralement peinarads, à la FIFA, jusqu'à l'âge de cent quinze ans.

Donc, cela m'a agréablement surpris: le premier mauvais joueur qui meurt et cesse de se ridiculiser sur un terrain.

Nous sommes en progrès, me suis-je dit... Et j'ai consigné cette remarque dans ce rapport d'autopsie.

Ce-pen-dant...

Lorsque j'ai ouvert le corps de ce joueur de football en deux, je dois préciser que... euh... j'ai entendu un bruit.

Oui. Un bruit.

J'ai continué à ouvrir, et... le mort a dit: "aïe" !

(Il s'approche du micro.)

Je répète: le mort a dit: "aïe" !

Comme ça, neutre.

Et très "off record", très entre vous et moi, très "top secret"...

je dois admettre que ce fait me laisse présumer, bien que sans preuves réelles...

me laisse réellement soupçonner, plus que présumer, pareil sans preuves réelles...

que le type ici présent, footballeur et tout, réellement ... lui...

eh bien...

il n'était pas mort.

Enfin, l'objectif et le résumé de tout cela est, donc, sans aucun doute, de demander à ceux qui m'écoutent qu'en définitive ils me donnent raison...

Parce que le fait que ce mort soit arrivé vivant corrobore ma thèse clinique: dans la vie, ce sont toujours les meilleurs qui partent.

Et les méchants vivent à jamais.

Vous comprenez ?

Fin de l'autopsie.

(Il donne un coup sur le corps. Le corps dit "aïe !". Le médecin, contrarié, lui plante un bistouri de dissection. Du sang jaillit sur toute la scène. Le corps essaie de se lever. Le médecin le jette à terre puis, après une courte lutte, il l'achève.)

Voix de speaker:

40ème MINUTE DE LA DEUXIÈME MI-TEMPS

*

Diapos qui illustrent les propos du reporter

REPORTER (Voix off.) - Cet après-midi, les supporters des “Diables Rouges de Lara” porteront en triomphe le corps sans vie d’un de nos dévoués footballeurs. La Ligue a ordonné une manifestation populaire qui rassemblera les foules au Grand Stade Antonio Herrera Gutiérrez de Barquisimeto où tous ceux qui aiment avec passion les “Diables Rouges de Lara” diront un dernier adieu à l’un de leurs meilleurs... “

(Fernando entre, portant le maillot des “Diables Rouges de Lara”.)

FERNANDO - Cela s’est passé de la manière suivante:

Il y a deux mois, je suis entré dans un bar. J’ai commandé un verre, et j’ai partagé, avec d’autres, des chansons... et un ventilateur qui bougeait à peine.

Je parlais de femmes, je racontais les derniers potins... quand elle est arrivée, “elle”.

Elle m’a regardé.

Elle avait du charme et de la classe. Elle portait une robe blanche qui lui arrivait à mi-cuisse...

Elle demande une orange avec du genièvre.

Elle me regarde à nouveau.

Elle était vraiment belle. Ce que j’avais vu de plus beau depuis que je consacre ma vie à ce métier de brutes.

Elle me regarde encore.

“La troisième fois je me dis, merde alors, trois fois... et ces trois fois pour moi... !”

En même temps, elle exhibe sa robe et ses jambes.

Pour moi.

Des jambes fortes qui me regardent longuement...

Il n'y a rien qui m'excite autant que deux jambes. Ça me chatouille, ça me rend furieux, nerveux, ma respiration s'accélère.

Elle termine son verre, me regarde à nouveau.

Cette fois, c'en est trop.

Elle, luxure et rêve personnifiés, me rendrait homicide, assassin, animal qui égorge les sens...

“Tu veux danser” ?

Ce n'est pas une prostituée quelconque.

On dirait plutôt une femme riche lasse de quelque mari imbécile et millionnaire...

Ou tout simplement... l'un de ces anges magnifiques à la recherche d'un joueur de foot, un athlète costaud et musclé qui lui fasse atteindre le Septième Ciel... ?

Nous buvons, nous dansons, je touche son épaule nue et j'évalue ses fortes fesses. Nous nous embrassons. J'en meurs presque.

A onze heures, nous sortons du bar.

Dehors, une Mercédès bleue attend.

“Comment t'appelles-tu” ? elle me demande

Moi: “Fernando”.

Et je lui montre cette photo, que j'ai toujours dans mon portefeuille, et qui sent bon... le cuir.

Elle la regarde, l'embrasse et me dit: “Je vais t'appeler Photomaton”.

Je trouvais que c'était un nom de pédé, mais elle me dit que non, que c'était un nom sexy.

D'une main elle indique le chemin et de l'autre elle commence à me caresser.

Je me suis dit: “Tu dois être en train de rêver, petit. C'est impossible. C'est comme marquer un but. Un hasard illogique, quelque chose qui n'existe pas, qui ne t'arrivera jamais à toi, qui n'arrive qu'aux autres.”

Nous arrivons à l'hôtel.
Elle éteint la lumière.
Sa peau est de brume.
Elle insiste: par la bouche, à plusieurs reprises.
Puis par derrière.

Au bout d'un moment, dans le noir, je découvre qu'elle est... un homme.

Un homme ! Bordel de merde !

Alors, je prends ma chaussure et je la menace.

(Il montre sa chaussure de foot, avec des crampons sur la semelle, et saute, épouvanté, vers l'autre côté de la scène.)

Elle a eu peur, et avec raison: j'étais prêt à commettre mon premier meurtre.

Elle me dit: "Mais... moi, je t'aime."

Dégueulasse.
A ce moment-là, j'étais sur le point de la tuer.
Mais brusquement...
moi, pantalon baissé,
le transsexuel, agenouillé,
ma chaussure brandie...
brusquement... m'apparaît un ange.

Oui, un ange.
Un ange resplendissant, avec deux longues ailes, rouge, bleu, immense.
L'ange me dit: "Non-on-on...!"
Comme ça: "Non-on-on, Photomaton... Non-on-on...!"

Et moi, concupiscent, je réponds à l'ange: "Pou-our... quoi... ?"

Resplendissant, sur un ton révérenciel et doctrinaire, il ajoute:

“Photomaton...”

(Un temps.)

“ En temps de guerre, n’importe quel trou est une tranchée... “

Comme ça. Tel quel.

Un ange du Seigneur descend sur terre et me dit, avant que je n’assassine un travelo:

“ En temps de guerre, n’importe quel trou est une tranchée...”

J’en suis resté... “clos et coi”.

Puis j’ai compris ce qu’il voulait me dire: on doit être heureux et remercier Dieu pour ce qu’on a.

J’ai regardé le type, il était toujours agenouillé.

On aurait dit une femme.

“L’ange a raison” j’ai pensé.

Et alors... la nuit fut très bonne.

Le jour suivant... inoubliable.

Ensuite, “elle” m’appelle et m’appelle... Mais je ne réponds pas au téléphone.

Et moi, toujours heureux.

Et cela, grâce à un ange du Seigneur qui m’a révélé à point nommé le onzième commandement: “ En temps de guerre, n’importe quel trou est une tranchée...”

Voix de speaker:

90ème MINUTE

Une minute de prolongation.

Les “Diables Rouges de Lara” sont sur le point de perdre le match et de descendre en 7ème division F.

*

FERNANDO (Il s’avance vers le public.) - Nous arrivons à la 90ème minute de jeu. Et c’est maintenant que je vais vous raconter pourquoi on a tiré sur moi ce matin, presque à la fin de la partie.

Je pourrais vous dire que je suis mort pour une dette envers la mafia... que j’ai été abattu par un tueur à gages... ou parce qu’un supporter fanatique de l’équipe adverse avait décidé de m’éliminer...

Et je dois dire que cela m’aurait bien plu d’être mort pour l’une de ces raisons.

Mais ce n’est pas le cas.

Je suis mort pour avoir suivi les conseils d’un putain d’ange du Seigneur.

(Cris. Bruits de stade en fin de match.)

90ème minute de jeu, zéro partout. Ce qui se joue aujourd’hui, c’est: ne pas descendre en 7ème division F.

Le capitaine de l’équipe m’ordonne de monter vers l’aile droite. Je monte.

Soudain, on me passe le ballon qui, le traître, atterrit à mes pieds. Quand j’ai le ballon, les gens me crient: “Minable, loser, manchot, aux vestiaires !”

Je comprends. Je comprends qu'ils me crient dessus. Ceux de l'équipe adverse me crient dessus, ceux de mon équipe m'insultent, les reporters radio ne disent même pas que j'ai le ballon, la télé passe des pubs, et mes amis regardent ailleurs...

Je sais.

Je suis mauvais, mais... je suis là !

Et c'est moi qui ai le ballon.

Tout est contre moi... les gens qui hurlent... la défense de fer la plus redoutée du championnat... le gardien de but champion de la Ligue... tout ça, oui... MAIS le ballon, c'est moi qui l'ai... !

Et il reste encore une minute de jeu.

Et alors... alors, je ne sais pas ce qui s'est passé.

Je me suis mis à courir, à courir... je ne lâchais pas le ballon. J'ai effacé un arrière, puis un autre, finalement le défenseur, le dernier qui me restait.

Et j'ai continué... continué.

Le gardien de but sort de sa cage, et se lance dans mes pieds. Mais moi, je fais une manœuvre et je le lobe.

Le ballon, je le tiens.

Je reste seul, face au gardien de but de l'équipe adverse et je vais marquer mon but "en or"... mon but de la dernière minute... le but qui nous sauvera de la descente aux Enfers...

Mais... c'est alors que... je la vois "elle".

Ou plutôt... "lui".

Et je l'entends qui crie: "Photomaton !"

Le stade rugissait. Bordel, je ne sais pas comment j'ai fait pour l'entendre.

Je le vois se lever, un revolver à la main.

Je me prépare à marquer le but quand, soudain, il me crie à nouveau: "Photomaton ! Mon amour !"

"Pan" !

Et je tombe à deux mètres de la cage.

Je me traîne, essayant d'arriver jusqu'au ballon pour shooter...
et quand je vais le faire...
quand je suis sur le point de donner ma vie pour le but de la victoire... à la dernière minute
de cette vie...
à cet instant précis...
tout devient blanc,
et...
(Bruits de pluie.)
... il se met à pleuvoir.

Et moi, je me traîne pour arriver jusqu'au ballon...
Et avant,
avant de...
alors... alors...
(Coup de tonnerre)
Sifflet final !
La partie est terminée.

Et moi, là, trempé, le ballon au bout du pied...
c'est alors... que je suis mort.

Je ne suis pas mort d'une balle dans le dos, mais à cause d'une partie de jambes en l'air.

Ma seule consolation c'est que, bien que mon corps soit réclamé par Fernanda, ma cousine
au joli petit cul bien rebondi... qu'il soit réclamé par mon gentil oncle de New York... par
mon frère Anarco-Démago... et que ma mère ait finalement décidé qu'elle voulait le
cadavre... la morgue va le remettre à l'Equipe.
Et ça, c'est une vraie consolation.

(Il regarde le corps.)
Au moins, ce corps recevra les honneurs de l'Histoire.

(Il soulève le drap.)
Mais...

Mais...

Mais ça n'est pas moi.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ça n'est pas moi !

Ecoutez... S'il vous plaît, quelqu'un, venez !

Où avez-vous mis mon corps ?

Où est ma famille ? Il faut faire quelque chose !

On va rendre les honneurs à... à une vieille !

Pourquoi ?

(Entrent deux hommes portant le maillot des "Diables Rouges de Lara". Ils emportent le corps. On entend les gens crier "Diables Rouges ! Diables Rouges !")

S'il vous plaît, aidez-moi !

Ça n'est pas moi.

(Il se calme peu à peu.

On entend l'Hymne "We are the champions".

Fernando enlève son maillot.)

Noir